

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1932

THÈSE

N°
414

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Yves BENTATA

Né le 19 Avril 1906 à AIN-BEIDA (Algérie)

Un Médecin Anatomiste du XVII^{me} Siècle
Jean PECQUET

Président : Monsieur LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

EDITIONS ALBERT MECHLINCK

10, Rue Victor-Cousin
PARIS

—
1932



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UN MÉDECIN ANATOMISTE AU XVII^e SIÈCLE
JEAN PECQUET

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1932

THÈSE

N° _____

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Yves BENTATA

Né le 19 Avril 1906 à AIN-BEIDA (Algérie)

Un Médecin Anatomiste du XVII^{me} Siècle
Jean PECQUET

Président : Monsieur LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

EDITIONS ALBERT MECHLINCK

10, Rue Victor-Cousin
PARIS

—
1932

Doyen

BALTHAZARD.

I. — Professeurs

MM.

Anatomie
 Anatomie médico-chirurgicale et Chirurgie expérimentale
 Physiologie
 Physique médicale
 Chimie médicale
 Bactériologie
 Parasitologie et Histoire naturelle médicale
 Pathologie et Thérapeutique générales
 Pathologie médicale
 Pathologie chirurgicale
 Anatomie pathologique
 Histologie
 Pharmacologie et matière médicale
 Thérapeutique
 Hygiène et médecine préventive
 Médecine légale
 Histoire de la médecine et de la chirurgie
 Pathologie expérimentale et comparée
 Hydrologie et thérapeutique et climatologie
 Clinique médicale
 Hygiène et clinique de la première enfance
 Clinique des maladies des enfants
 Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale ..
 Clinique des maladies cutanées et syphilitiques
 Clinique des maladies du système nerveux
 Clinique des maladies infectieuses
 Clinique chirurgicale
 Clinique ophtalmologique
 Clinique urologique
 Clinique d'accouchements
 Clinique gynécologique
 Clinique chirurgicale infantile et orthopédie
 Clinique thérapeutique médicale
 Clinique oto-rhino-laryngologique
 Clinique thérapeutique chirurgicale
 Clinique propédeutique
 Clinique de la Tuberculose
 Professeur sans chaire

ROUVIERE.
 GREGOIRE.
 BINET.
 STROHL.
 DESGREZ.
 LEMIERRE.
 BRUMPT.
 BAUDOIN.
 CLERC.
 LENORMANT.
 ROUSSY.
 CHAMPY
 TIFFENEAU.
 LOEPER.
 TANON.
 BALTHAZARD.
 LAIGNEL-
 LAVASTINE
 FIESSINGER.
 Maur. VILLARET.
 CARNOT.
 BEZANÇON.
 ACHARD.
 Marcel LABBE.
 LEREBoullet.
 NOBECOURT.
 H. CLAUDE.
 GOUGEROT.
 GUILLAIN.
 TEISSIER.
 DELBET.
 CUNEO.
 LEJARS.
 GOSSET.
 TERRIEN.
 LEGUEU.
 COUVELAIRE.
 BRINDEAU.
 JEANNIN.
 J.-L. FAURE.
 OMBREDANNE.
 RATHERY.
 LEMAITRE.
 Pierre DUVAL.
 Léon BERNARD.
 SERGENT.
 MAUCLAIRE.
 MULON.

II. — Agrégés en exercice

MM.
 ALAJOUANINE. Neurologie et Psychia-
 trie.
 AUBERTIN .. Pathologie médicale.
 BENARD Henri Pathologie médicale.
 BROCC Pathologie chirurgicale.
 BRULE Pathologie médicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CADENAT Pathologie chirurgicale.

MM.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHABROL Pathologie médicale.
 CHAILLEY-
 BERT. Physiologie.
 CHEVALLIER . Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 DONZELOT .. Pathologie médicale.

MM.	
ECALLE	Obstétrique.
FEY	Urologie.
GASTINEL	Bactériologie.
GATELLIER ..	Pathologie chirurgicale.
De GAUDART	
d'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.
GIROUD	Histologie.
HARVIER	Pathologie médicale.
MAZARD	Pharmacologie.
HOVELACQUE...	Anatomie.
HUGUENIN ...	Anatomie pathologique.
HUTINEL	Pathologie médicale.
JOANNON	Chimie biologique.
LABBE Henri .	Hygiène.
LAROCHE Guy	Pathologie médicale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LEVY-VALENSI	Neuro-psychiâtrie.
LIAN	Pathologie médicale.
MILLOT	Histologie.

MM.	
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
OBERLING ...	Anatomie pathologique.
OLIVIER	Anatomie.
PIEDELIEVRE .	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
QUENU	Pathologie chirurgicale.
RICHET, Fils..	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SEZARY	Dermatologie et syphili- graphie.
VALLERY-RADOT	Pathologie médicale.
(Pasteur) .	
VAUDESCAL ..	Obstétrique.
VELTER	Ophtalmologie.
VERNE	Histologie.
VIGNES	Obstétrique.

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.	
GUENIOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique.
LEROUX	Anatomie pathologique.

MM.	
NEVEU-	
LEMAIRE	Parasitologie.
RETTNERER ...	Histologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.
CHIRAY	Clinique médicale.
DEBRE	Clinique médicale.
DUVOIR	Clinique médicale.
BASSET	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU ...	Clinique chirurgicale
HEITZ-BOYER.	Clinique chirurgicale.

MM.	
MATHIEU	Clinique chirurgicale.
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
PROUST	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ ...	Clinique chirurgicale.
LEVY-SOLAL .	Clinique chirurgicale.
LE LORIER ..	Clinique obstétricale.
METZGER	—

V. — Chargés de cours

MM.	
MAUCLAIRE, professeur sans chaire	} Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	
CHAILLEY-BERT, Agrégé	Stomatologie.
LEDoux-LEBARD	Education physique.
WEILL-HALLE	Radiologie clinique.
	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MON FRÈRE

MEIS ET AMICIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

*Professeur d'Histoire de la Médecine
à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin à La Pitié*

AU DOCTEUR LEVY-VALENSI

*Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin des Hôpitaux*

Qui a bien voulu nous suggérer
l'idée de cette Thèse.

En témoignage de respectueuse
reconnaissance.

UN MÉDECIN ANATOMISTE AU XVII^e SIÈCLE

JEAN PECQUET

Introduction

J'aurais pu, pour accomplir mon dernier acte d'étudiant, choisir un sujet strictement médical, et, bien conseillé par un maître indulgent, apporter dans une thèse ma contribution insignifiante à l'avancement de notre science. Mais, hélas ! je suis tellement incapable de faire le savant, même un tout petit moment, que j'ai renoncé à écrire n'importe quoi sur n'importe quel détail sans intérêt pour la Faculté, ni pour moi.

C'est pourquoi, je me suis permis de me présenter devant mes juges avec une étude biographique d'un médecin. Si, pour aller aux confins de la Médecine, j'avais les dons du docteur Lévy-Valensi ou de ces autres qui écrivent pour le bonheur de leurs lecteurs, point ne serait besoin de me justifier : l'œuvre serait bonne. Hélas ! encore, je n'ai pas de talent.

Donc, c'est par égoïsme surtout que j'ai étudié Pecquet dans sa vie et son œuvre. Fréquenter les belles bibliothèques de Paris, se livrer à d'agréables lectures, et avoir souvent affaire avec Mme de Sévigné, à l'occasion de Pecquet ; goûter la joie suave de fouiller dans les bouquins, et sentir l'odeur un peu sacrée des manuscrits, voilà le bénéfice personnel de cette thèse.

Jean Pecquet

Jean Pecquet naquit à Dieppe, vers le commencement du XVII^e siècle, ainsi qu'en témoignent la plupart des biographes. Certains veulent lui faire commencer sa vie à partir de 1614. Mais on a les meilleures raisons de préciser que ce fut en 1622. Issu d'une modeste famille de Picardie, il fit ses premières études, semble-t-il, chez les Oratoriens de Dieppe, ensuite profita de l'enseignement des Jésuites de Rouen ; et, comme un jeune homme de notre siècle, il quitta sa province seulement quand il eut achevé ses humanités.

C'est une erreur de le faire évoluer plus tard comme un brillant élève de la Faculté de Montpellier. Ainsi que l'a affirmé M. Jean Lucq qui nous a précédé dans cette étude, Pecquet gagna bientôt la capitale. Il s'intéressait alors aux choses de la Physique et, afin de poursuivre ses recherches, il fut obligé de faire le précepteur. Depuis 1647, en effet, il était magister ès arts. Cependant, grâce à des concours efficaces, il put s'inscrire, à partir de 1651, à la Faculté de Médecine de

Paris, que gouvernaient les Régents Mantel et Guipatin.

Presque aussitôt, il eut la chance et le mérite de découvrir la route que suit le chyle élaboré dans le mésentère et son réservoir. Mais la publication de son ouvrage : « *Experimenta nova anatomica...* » déclancha l'opposition de Riolan. C'est pourquoi il eut un intérêt urgent à quitter Paris pour s'inscrire plutôt à la Faculté de Médecine de Montpellier. Bachelier en juillet 1651, il fut licencié en 1652, et gagna l'investiture le 16 mai de la même année.

Alors, pour approfondir, pour imposer la vérité, pour poursuivre la polémique, il retourna à Paris. Si Paris fut le théâtre où il gagna la bataille contre ses détracteurs, ce fut aussi pour lui le lieu de rencontre avec Nicolas Fouquet.

Quand on se penche aujourd'hui sur le souvenir de Pecquet, on ne sait pas si l'hommage le plus respectueux va au célèbre anatomiste, ou bien s'il doit récompenser les sentiments de l'ami de Fouquet. On sait, en effet, le sacrifice qu'il fit de sa liberté. Certes, le ministre avait été particulièrement bon pour lui. Grâce à son illustre secours, il fut introduit dans la meilleure société parisienne. Il fut même très recherché dans le monde, l'anatomie et la physiologie qui l'occupaient tellement, n'éloignant point le savant de la pratique médicale. C'est ainsi que Pecquet, ami et médecin du surintendant, fut aussi le « Docteur » de Mme de Sévigné. Celle-ci, dans ses lettres, le nomme souvent.

Quand fut fondée, en 1666, l'Académie des Sciences, Pecquet fit partie de l'illustre Compagnie. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie qu'il finit en 1674, dans Dieppe.

Cet *exposé* biographique tout à fait succinct, par trop incomplet, évidemment, faute de documents, suffit cependant à orienter la sympathie du lecteur vers trois points, que nous voulons particulièrement retenir :

Pecquet, savant anatomiste,

Pecquet, ami de Fouquet,

Pecquet, médecin dans le monde.

Pecquet, savant anatomiste

Pour dominer une époque et les conflits de cette époque, de quelque nature qu'ils soient, il est plus prudent, assurément, de laisser couler du temps. Nous attendrons, nous, que Claude Bernard vienne, en 1866, faire ses leçons magistrales sur les propriétés des tissus ; qu'il définisse le milieu comme l'ensemble des circonstances qui environnent l'être vivant, et dans lesquelles il trouve les conditions propres à développer, entretenir et manifester la vie qui l'anime ; qu'il nous apprenne à « distinguer avec soin les milieux cosmiques ou extérieurs (air, eau, aliments, chaleur, lumière, électricité) entourant l'individu tout entier, et les milieux organiques ou intérieurs en contact immédiat avec les éléments anatomiques qui composent l'être vivant ».

Alors nous admettrons logiquement que ce terme de « milieu intérieur » groupe dans le même Grand Chapitre de la Circulation le sang et la lymphe. Nous comprendrons qu'il fasse le trait d'union entre Harvey et Pecquet. Et s'il ne faut pas exagérer les in-

fluences réciproques, on peut tout au moins affirmer que Pecquet se rattache avec honneur et gloire à l'Histoire de la Circulation.

Elle est absolument formidable, cette découverte de la Circulation du Sang. Certes, au XVI^e siècle, il faut rendre hommage à l'immortel Vésale qui, rompant la chaîne des préjugés, recommanda l'observation attentive de la nature comme l'étude la plus importante et la plus indispensable. Il faut savoir gré à son maître *Sylvius* d'avoir substitué les cadavres humains aux animaux pour servir à ses démonstrations, et d'avoir précisé « l'Art des Injections ». Il est juste d'ajouter que Fabrice d'Aquapendente avait décrit la disposition des valvules veineuses, et que c'est Malpighi qui découvrit, sur les poumons et la vessie de la grenouille, le passage du sang des artères dans les veines, par les capillaires.

Il faut surtout retenir la date de 1552 qui marque la phase préliminaire : la découverte de la petite circulation par Servet. Mais Servet, chassé d'Espagne pour avoir publié sur la « Trinité » des opinions contraires au dogme, expulsé de France pour ses polémiques religieuses, n'a pas effectué d'expériences. Dans ce manuscrit de la Bibliothèque Nationale, léché par les flammes qui l'ont dévoré au nom de Calvin, il a écrit « *Vena arteriosa in arteriam venosam transfunditur* ». Il a fait revenir du poumon un sang mêlé d'esprit vital, alors qu'il avait appris, lui, « que les poumons servent à conduire l'air au cœur, lequel est destiné à faire passer dans tout le corps le sang nutri-

tif et l'esprit vivifiant ». Mais, il n'a donné aucune preuve. C'est encore Galien et les Anciens qui font la loi.

Ecoutez, d'après Gley, ce qu'ils veulent nous faire accroire : Le foie est l'organe formateur du sang. Parti du foie, le sang se répand dans la partie inférieure du corps par la veine cave inférieure, dans la partie supérieure par la veine cave supérieure. Une portion de ce dernier sang arrive au cœur, et, filtrant à travers la cloison interventriculaire, y acquiert des propriétés nouvelles pour circuler dans les artères sous le nom d'esprits vitaux. Ainsi les veines sont d'une importance capitale ; elles sont les réservoirs du véritable sang, tandis que les artères sont des canaux accessoires, destinés à conduire les esprits vitaux du cœur dans toutes les parties du corps.

On comprend aisément que des faits biologiques aussi importants que la circulation du sang n'aient été découverts que très tard. Car, on n'analyse la vie qu'en la supprimant, et la synthèse constructrice est impossible. La simple observation, en biologie, ne peut mener bien loin, parce qu'un grand nombre de phénomènes biologiques sont imperceptibles à nos sens, ou alors, ils sont si complexes que l'observateur n'arrive plus à les démêler.

Dans tous les cas, c'est en 1619 seulement que nous pourrons soupirer : Enfin Guillaume Harvey parut...

Avant lui, le néant.

Avec lui, voici un jour nouveau sur l'une des principales fonctions du corps ; mais aussi, voici des vérités

incontestables pour faire peur aux iatrosophes, et qui vont ridiculiser les visions d'autrefois.

Après lui, toutes les anciennes explications sont devenues complètement inutiles. Surtout : « le plus grand avantage que cette découverte assurait aux médecins, ainsi que le note Kurt Sprengel, c'est de leur faire concevoir une juste méfiance de l'autorité des anciens et des hautes prétentions de la théorie, de les engager à prendre l'expérience et l'observation pour guides, et de les mettre ainsi sur la voie de l'Induction ».

De 1598 à 1602, Harvey étudie avec son maître Fabrice d'Acquapendente. En 1619, à Londres, il précise l'usage des valvules et entrevoit déjà la Circulation du Sang. De 1619 à 1628, il insiste et construit définitivement sa nouvelle doctrine. En 1628, il fait paraître son livre immortel : « *Exercitatio de motu cordis* », où est décrite la circulation du sang, consolidée par Waloems.

Primirose n'accepte pas ces idées révolutionnaires, car si tous les vaisseaux du corps reviennent au cœur, comment peut-on croire que les substances nuisibles qui y sont mêlées dans plusieurs maladies, traversent le cœur librement et sans nuire à la vie?

Gaspard Hoffmann, professeur à Alstorf, l'un des médecins les plus instruits de son temps, avait secoué le joug de certains préjugés. Il opposa la raison à l'autorité de Galien, prouva l'imperméabilité de la cloison du cœur et admit la circulation pulmonaire, mais refusa de croire jamais à celle qui a lieu dans tout le

corps. Harvey eut beau faire en sa présence, à Alstorf, les expériences les plus démonstratives, l'autre resta sur ses positions. Il rêvait toujours et voulait se figurer le mouvement du sang comme celui, non pas d'un torrent, mais d'une mer agitée par les vents ; aussi rejetait-il avec opiniâtreté le cours régulier du fluide dans les artères et son retour continuél par les veines.

Wurner Rolfink, le plus habile des anatomistes allemands à l'époque où il vivait, fut un des premiers partisans d'Harvey, et entraîna avec lui l'Ecole d'Iéna.

On sait avec quelle autorité savante René Descartes adopta la nouvelle théorie dès 1637, et cette lettre qu'il écrivit alors à J. de Beverwyk est une belle manifestation en faveur d'Harvey. Quand Fortuné Plempius écrivit pour réfuter, Descartes fit encore une réponse bien bâtie.

Dans le monde des savants, on oublie quelquefois la recherche de la vérité, pour se livrer aux exercices pitoyables de la démolition. Des autorités s'entrechoquent par amour-propre. Ainsi fut réglée l'affaire de la Circulation. Et tous ces écrits polémiques ne furent pas, à beaucoup près, aussi utiles à la cause de la vérité que les deux lettres publiées en 1640, par Jean Waloens, et adressées à Thomas Bartholin.

Et Riolan, le grand, le célèbre, l'illustre Riolan se jeta, dès 1645, de tout son poids dans la bataille. Son érudition lui donnait le droit, pensait-il, d'être grossier, arrogant et sans scrupules. Tous les médecins et anatomistes du temps le craignaient, le détestaient. Malheur à quiconque refusait de croire à l'infailibilité

de ses assertions ! Riolan, admettant la circulation dans les gros vaisseaux, la refuse énergiquement une fois pour toutes au sang de la veine porte et du poumon.

Mais, en 1651, Jean Pecquet fit connaître aussi des recherches extrêmement instructives : il prouva, en effet, par la ligature de la veine porte et des veines pulmonaires, que le sang circule réellement dans ces vaisseaux. Il fit voir en même temps que la progression du fluide a pour cause la contraction des artères.

Ainsi Riolan fut confondu et depuis, l'ascendant de la vérité devient si puissant, qu'Harvey gagne. Plempius, son principal adversaire, tout d'un coup, comme illuminé, en 1652, se fait le défenseur le plus enragé de la nouvelle doctrine. Cette position, prise de plein gré et publiquement, quel triomphe pour Harvey ! quel désastre pour les autres qui gardent enfin le silence ! quelle dignité pour Plempius lui-même !...

Donc, dans la foule des médecins du XVII^e siècle, il y avait tous ceux qui, sceptiques, ou prudents, ou ignorants, gardaient une sage réserve dans l'histoire de la circulation. Il y avait aussi les adversaires qui répétaient avec une autorité précieuse leur catéchisme galénique. Enfin, Harvey entraînait quelques unités pour défendre contre tous la vérité. Dans cette guerre inégale, où le raisonnement au service des préjugés se débattit contre l'expérience par tous les moyens, où les subterfuges les plus malins s'opposaient aux données les plus positives de l'observation, il était parti-

culièrement difficile d'avoir un beau rôle. Celui de Pecquet fut très brillant.

Car si Pecquet sut discerner avec une intelligence subtile dans quel sens évoluer au sujet de la découverte d'Harvey, si, avec une bonne volonté évidente, il se mit à défendre directement la nouvelle doctrine, il usa encore efficacement de sa science. Poursuivant tout seul des travaux personnels, il arriva à des résultats superbes dans la recherche sur les vaisseaux lymphatiques et les ganglions.

En effet, en faisant le point, on se rend compte que, jusqu'au milieu du XVII^e siècle à peu près, on pensait que les vaisseaux du mésentère apportent le chyle au cœur, où il se convertit en sang. La découverte du tronc commun des vaisseaux chylifères et des lymphatiques de tout le corps, mena, seule après mille erreurs, à la connaissance des vraies fonctions du foie et des organes qui préparent le sang.

C'est le 23 juillet 1622, que furent découverts les vaisseaux lactés par un professeur, à Pavie, Gaspard Aselli : la bonne occasion fut la vivisection d'un chien qui venait de manger. Ces vaisseaux, Aselli les fit rassembler dans le pancréas, pour se rendre ensuite au foie.

A vrai dire, Aristote semble avoir vu déjà, en 340 avant J.-C., des vaisseaux lymphatiques. A sa suite, Hérophile et Erasistrate les ont certainement découverts, et Eustachius, en 1563, a suffisamment décrit cette « *veina alba thoracis* » du cheval. Mais Galien avait nié les canaux d'Erasistrate et d'Hérophile.

En 1628, des anatomistes d'Aix, en travaillant sur le cadavre d'un condamné à mort, font la découverte des vaisseaux lactés dans le corps de l'homme.

Chacun, à l'entour, apporte des considérations sur ces nouveautés. Pour Gassendi, il n'en faut rien croire : ces vaisseaux sont simplement formés par la graisse du mésentère, ils n'ont pas la teinte rouge connue, parce qu'ils charrient des globules de sang très divisés. Le véritable vaisseau chylifère c'est le conduit biliaire : chylédoque et cholédoque, il mérite les deux noms à la fois. En effet, il porte le chyle au foie, et la bile du foie au duodénum.

Cette opinion gagne même Harvey qui va contre Aselli.

En 1629, il semble que Jacques Mentel ait aperçu le premier le tronc commun des lymphatiques. Mais c'est en 1637 que Nathanaël Highmore, médecin à Shaftesbury, prouva incontestablement que les vaisseaux lactés constituent un ordre particulier et tout à fait distinct des vaisseaux mésentériques.

Quand même, on demeura fidèle à l'opinion des anciens ; la plupart des anatomistes de ce temps se contentèrent seulement d'admettre les vaisseaux d'Aselli tels qu'ils avaient été décrits par l'anatomiste italien.

François de La Boë Sylvius fut en quelque sorte le premier qui fit voir que les vaisseaux lactés reviennent du foie au pancréas, et servent vraisemblablement à charrier, non pas du chyle, mais de la lymphe.

Depuis 1634, Jean Veslin se livrait à des expérien-

ces remarquables. A sa suite, deux de ses disciples, Maurice Hoffmann et J. Georges Wirsung faisaient, en 1641, la découverte du canal pancréatique.

A Pecquet, il appartenait, en 1647, de voir et de démontrer leur abouchement dans la partie initiale renflée du canal thoracique. Voici comment il fut amené à cette découverte. En s'occupant de la dissection d'un gros chien, le jeune anatomiste reconnut dans la veine cave une poche ou sac lactescent ; il prit la matière qui y était contenue pour du pus. Mais, comme le sac veineux, de même que les parties dont il était environné, étaient dans l'état le plus sain, et que d'ailleurs cette humeur ne se remarque que dans la veine cave, il présuma que ce pourrait bien être du chyle. En examinant les choses de plus près, il trouva dans les vaisseaux capillaires des « ouvertures très subtiles », par où suintait l'humeur lactée. Cette première investigation ne le conduisit pas plus loin ; il ne put déterminer la source d'où provenait ce liquide. Mais, ayant eu l'occasion de disséquer un autre chien, Pecquet prit le soin de lui donner à manger une heure avant de le sacrifier. Il eut alors le bonheur et la gloire de découvrir enfin le tronc commun des vaisseaux lactés et lymphatiques, qu'il vit monter le long des côtés de la colonne vertébrale, près de l'œsophage, et se terminer dans la veine sous-clavière gauche.

Il appartient au biologiste de déterminer les relations des phénomènes. Pecquet, afin de constater quelle était la véritable fonction et quels étaient les rapports anatomiques de ce canal, y appliqua une ligature, et

eut la satisfaction de voir qu'au-dessous de cette ligature, la liqueur était retenue, le canal se tuméfiait ; et qu'au contraire au-dessus il se vidait pour la raison contraire. Par la suite, Pecquet étudia avec un grand soin la marche des vaisseaux lymphatiques. Il constata, contre l'opinion reçue, que nul d'entre eux ne se vide dans le foie, ni le traverse, mais qu'ils se rendent tous dans un canal commun, rampant le long des vertèbres lombaires entre les capsules surrénales. De là, le chyle se porte dans le canal thoracique et dans la veine sous-clavière gauche qui, à son tour, se vide dans le cœur.

En somme, l'histoire de cette découverte est facile à raconter. Cependant, combien perd-elle de son intérêt quand on oublie de rappeler comment l'auteur lui-même l'a présentée ! C'est dans un livre publié à Amsterdam, que Pecquet a donné les résultats de ses observations.

D'abord, il nous faut ouvrir une parenthèse. Les premiers médecins qui parurent à Rome étaient d'origine grecque ; leur arrivée fut une des principales manifestations du mouvement de l'hellénisme en Italie. Il en résulta que, plus tard, on n'eut confiance qu'en eux ; les Romains qui voulurent faire de la médecine furent obligés de se faire passer pour des Grecs et de parler grec. La même chose se produit en France au XVII^e siècle, quand les médecins sont obligés de parler le latin, auquel les simples attribuent des vertus particulières.

C'est ainsi que Pecquet, à la mode de son temps,

a écrit toutes ses œuvres en latin. Nous regretterions donc de l'étudier surtout à travers des traductions, si par bonheur le manuscrit principal, conservé à la Bibliothèque Nationale, ne contenait une note de l'auteur rédigée en français. Dans cette note, il résume l'ouvrage paru en 1651. Le titre est plutôt long : « Nouvelles expériences anatomiques par lesquelles sont découverts, un réceptacle du chyle inconnu jusqu'ici, et les vaisseaux lactés à travers le thorax dans les vaisseaux sous-claviers ».

Dans un premier chapitre, il rappelle l'histoire des chylifères ; ensuite il décrit ses travaux, concluant simplement : « Tu connais, lecteur, toute l'histoire des veines lactées. J'ai resserré dans l'espace de trois dissections le travail assidu de près de trois années. Le sacrifice de trois chiens te donnera ce que la dissection de plus de cent animaux m'a enfin livré à grand'peine. » Mais auparavant, il aura eu l'extrême pudeur de faire au chapitre deuxième, cette déclaration essentielle. « Garde-toi de croire, ô lecteur, que « tu me dois de la reconnaissance des sources cachées « et des principes de leur explication ; c'est un bien- « fait de la Providence, révélant à un ignorant la « saine doctrine... C'est pour la gloire de Dieu que je « viens de publier toute ma bonne chance. » Peut-on concevoir un savant plus modeste ? Assurément non. Mais on a beau écrire pour la gloire de Dieu, on n'en est pas moins exposé aux accidents de la polémique.

Au fait, le milieu était bien composé pour que cette

importante découverte suscitât dans tous les systèmes de médecine, une véritable révolution.

Puisque Aselli et ses successeurs, qui avaient vu des vaisseaux se rendre du mésentère au foie, avaient pensé qu'ils portaient le chyle vers l'organe sécréteur de la bile, pourquoi renoncer à cette croyance, tant qu'on n'était pas définitivement fixé sur la différence entre ces vaisseaux et les chylifères? Pourquoi revenir à la vérité d'Aristote et des péripatéticiens, et attribuer le principal rôle dans la circulation au cœur, alors que l'erreur galénique était tellement tentante avec ce gros organe capital qu'est le foie, de structure spéciale, placé tout près du mésentère? Pourquoi renoncer à la sainte croyance des anciens et écouter le jeune Pecquet, plutôt que Riolan, ce prince de la controverse, qui affirmait que les mouvements du cœur sont connus de Dieu seul? Et Pecquet lui-même, pourquoi avait-il émis cette fausse hypothèse que le peu de distance qui sépare le réservoir du chyle des capsules surrénales paraissait prouver qu'une partie du fluide nutritif passe immédiatement dans les reins et explique ainsi la promptitude avec laquelle les boissons sortent par les urines?

Certes, Bartholin avait raison, en disant que la découverte de la citerne par Pecquet était un bonheur inouï au-dessus de son âge.

Plempius, convaincu de la vérité de la circulation harveyenne, adopta officiellement la théorie de Pecquet. Il fit connaître ses idées en 1653. C'est aussi l'année de la célèbre dispute entre les deux anato-

mistes Th. Bartholin et Hans Rudbeeck, relativement à l'honneur de la découverte du système lymphatique. C'est d'ailleurs grâce à leurs précisions que l'on se mit à comprendre enfin, avec Pecquet, que le foie ne sert point à la préparation du sang.

Riolan, détracteur volontaire plus que contradicteur chronique, rejeta encore les découvertes modernes. D'ailleurs, Pecquet n'était pas à ménager. Il avait oublié de demander l'autorisation à l'Ecole pour sa publication. Il eut la coupable négligence et la grande imprudence de ne pas inviter Riolan aux expériences préliminaires. Ce dernier l'attaqua avec tant de méchante ardeur et de mauvaise foi, que l'élève dut s'en aller. Bartholin, en vain, démontra et combattit pour la bonne théorie ; en vain il fit réfuter, en 1654, par Georges Leger de Thorn, un de ses meilleurs partisans, la préparation du sang dans le foie ; en vain il publia une diatribe virulente où il rabaissait la dignité du foie et faisait à cet organe une épitaphe spirituelle. Riolan ne voulut pas capituler, soutenu par quelques mauvais esprits comme Ch. Le Noble. Il y eut encore une « Plainte du Foie enterré et ressuscité aux médecins parisiens ».

Cependant, Mentel pouvait adresser ce compliment : « Il manquait un couronnement à la découverte d'Asselli et un point de départ à celle d'Harvey. C'est toi, Pecquet, qui, au bénéfice de la médecine, as soupçonné puis découvert cette nouveauté nécessaire. »

« Il avait l'esprit vif, remuant et tout propre à faire des découvertes », dira de lui un commentateur logi-

que. Car Pecquet s'occupa encore des diverses parties de l'anatomie. Il intervint très heureusement dans la controverse qui occupa les physiciens français au sujet du siège de la faculté visuelle.

Cette dispute intéressante s'éleva en 1668. Dans une lettre à M. Pecquet, Edmé Mariotte, — Prieur du Couvent de Saint-Martin-sur-Beaune et membre de l'Académie des Sciences de Paris, — lui faisait part de ses découvertes, à savoir que Kepler et Scheiner avaient tort d'affirmer la nécessité absolue de la rétine pour l'accomplissement de la vision ; que ses expériences à lui démontraient le rôle très important de la choroïde communiquant directement avec le cerveau.

Pecquet combattit le sentiment de Mariotte parce que :

1° la choroïde a chez certains animaux une couleur très claire qui ne saurait s'accorder avec la thèse de Mariotte ;

2° la rétine, au contraire de la choroïde, est la véritable continuation de la substance médullaire de l'encéphale ;

3° les objets ne se peignent pas sur le milieu du nerf optique : l'artère centrale de Zinn pénètre précisément en cet endroit.

Mariotte fit une réponse sans valeur et Cl. Perrault approuva alors Pecquet. D'ailleurs la théorie de la lumière et de la couleur établie par Newton, vint terminer la contestation.

Si, *a priori*, il ne nous est donné de penser à Pecquet que comme à un illustre anatomiste, certains de

ses contemporains ne voulurent même pas reconnaître ces qualités.

Gui Patin écrit quelque part : « Croyez-moi, c'est un homme qui ne sait pas grand'chose », et, pour montrer Pecquet s'occupant aussi d'hydrologie, je continue la citation : « M. Duprat me vint voir hier (5 novembre 1657), il me dit : « Pecquet s'amuse à distiller les eaux minérales de diverses fontaines, il ne fait autre chose et ne sait rien du tout. »

Si l'on retient enfin qu'il publia encore un « Traité de l'Equilibre des liquides », on aura alors épuisé peut-être toute l'activité scientifique de Pecquet : physicien, chimiste et anatomiste.

Pecquet et Fouquet

Qu'un esprit s'intéresse avec autant de succès à la physique, à la chimie et à l'anatomie, ce qu'on appelle l'opinion publique, le hausse du même coup au rang des esprits supérieurs. Beethoven, plus sage, ne reconnaissait d'autre signe de supériorité que la bonté, et Socrate souhaitait que dans un monde idéal, « bon » entrât aussi dans la signification « d'intelligent ».

C'est sous ce signe précieux de la bonté que Pecquet fait encore l'objet de notre respect admiratif. Pour nous en rendre compte, suivons-le dans ses relations avec l'Intendant Fouquet.

Vers 1643 environ, le jeune Pecquet fut présenté à François Fouquet, évêque d'Adge. Celui-ci le jugea digne de son intérêt et le protégea par tous les moyens. Grâce à lui, il put poursuivre ses études de physique ; il obtint un poste de précepteur surveillant au collège de Clermont. Plus tard, sur ses conseils, en 1651, il se fit inscrire à la Faculté de Médecine de Paris. François Fouquet le fit partir ensuite à Montpellier afin qu'il échappât aux mauvais coups de Riolan.

Lorsque Pecquet revint à Paris, l'évêque l'aban-

donna à la sollicitude efficace de son frère, le Surintendant Nicolas Fouquet.

Nicolas Fouquet, troisième enfant, né de Marie de Maupéou et de François Fouquet, Conseiller au Parlement, fut très tôt favorisé par la chance et couvert d'honneurs. Pour être d'un orgueil insolent, sa devise « Quo non ascendet » se justifiait pleinement par sa rapide élévation. M. Lévy-Valensi, dans une conférence, rappelle ainsi son curriculum vitae : « Maître des requêtes à 20 ans, Intendant à 30 ans, Procureur Général du Parlement à 35 ans, Nicolas Fouquet, à 38 ans, était Surintendant des Finances et Ministre d'Etat. Vous savez son immense fortune, d'autant plus illimitée, que le Surintendant confondait volontiers ses deniers avec ceux du Roi et de ses sujets. Fouquet est propriétaire de Belle-Isle qu'il fortifie dans des buts mystérieux. Il a logement au Louvre, et hôtel rue Croix-des-Petits-Champs. A Saint-Mandé, où il habite à l'ordinaire, il a accumulé les richesses artistiques, les médailles rares et les livres précieux. Pour faire bâtir son château de Vaux, il a acheté plusieurs hameaux. Il a Le Vau qui trace les plans, Le Notre qui dessine les jardins, Lebrun qui recouvre les murs de chefs-d'œuvre que l'on peut encore y admirer. Il a tout, il a même Vatel. Il a aussi les femmes, car « jamais Surintendant ne trouva de cruelles ». « Le matin, écrit l'abbé de Choisy, les nymphes cédaient la place aux philosophes » (traduisez littérateurs et savants). Saint-Mandé accueille Mlle de Scudéry et son tendre ami Pellisson, Georges de Scudéry à qui

laisse des loisirs son titre de Gouverneur de N.-D. de la Garde, le bon La Fontaine qui paye régulièrement en vers les quartiers de la pension que lui fait le Surintendant. A Saint-Mandé, les médecins sont les bienvenus : Nicolas Gervaise écrit des poèmes médicaux en vers latins ; Marin Gureau de la Chambre : « L'art de connaître les hommes » ; enfin il y avait Pecquet...

Que faisait Pecquet chez Fouquet ? Appartenait-il à la série Art et Médecine du Salon ? Car s'il faut en croire le collègue Gui Patin : « Jamais Pecquet n'a traité l'illustre ami, tout juste lui aurait-on abandonné les laquais ».

Pecquet était pour le ministre son médecin de plaisir. C'est une spécialité usée. Comprenez que le Surintendant, dans ses loisirs, prenait plaisir à se faire expliquer par lui les plus importantes lois de la physiologie et de la physique. A le distraire ainsi des problèmes d'un budget toujours plus difficile à équilibrer, Pecquet gagna l'amitié du ministre. Il ne nous appartient pas de définir ici l'amitié, ni de philosopher sur la valeur de ce sentiment, mais il est utile certainement de préciser que dans ce milieu tout de luxe, de jouissances et de réjouissances, il n'y avait pas d'équivoque sur les liens qui unissaient ces deux hommes. Qu'on lise plutôt pour s'en assurer, ce mémoire rédigé en 1657 par le Surintendant, comme en un pressentiment de la chute prochaine : « Si j'étais mis en prison, peu de temps après on dirait que je suis malade, et on tâcherait d'obtenir que Pecquet, mon

médecin ordinaire, vînt demeurer avec moi ». D'ailleurs Pecquet bénéficiait devant tous des faveurs du ministre. Au lendemain de son arrestation, qui fut faite le 5 septembre 1661, Gui Patin se demandait sans inquiétude « ce que peuvent devenir MM. Pecquet et Robert de Belleval, car voilà la marmite renversée par la disgrâce de M. Fouquet ».

Pecquet devait alors justifier la confiance placée en lui.

Dans une courte entrevue avec Gonville, il apprit tout ce qu'on savait de la situation, c'est-à-dire peu de choses, l'exil de Mme Fouquet, l'arrestation de Pellisson, les ordres donnés pour placer les biens et les papiers du Surintendant sous la main de la justice ; ce fut tout avant de suivre le Surintendant, son maître et ami dans la prison, qu'il partagea à partir du 7 septembre 1661. En effet, comme on ne pouvait laisser Fouquet seul et malade, on autorisa son domestique La Vallée et son médecin Pecquet, à s'enfermer avec lui, « sans en pouvoir en sortir ni avec communication avec qui que ce soit du dehors ».

A Fouquet, on devait réserver tout un temps de rigueurs insupportables et cruelles ; ses compagnons les subirent volontiers. Le régime fut tout au long aussi terrible pour les malheureux prisonniers, qu'ils habitassent le château d'Angers ou le château d'Amboise, qu'ils fussent enfermés à Moret ou au château de Vincennes en décembre 1662, ou qu'enfin ils véussent le dernier épisode à la Bastille à partir du 18 juin 1663.

Vous savez d'ailleurs quel gardien fut appelé à s'occuper d'eux. Pour faire observer strictement les ordres du roi, nul autre que Monsieur d'Artagnan ne pouvait être plus zélé serviteur. « Fouquet, dans le donjon de Vincennes, n'entendit plus bientôt que la voix des deux serviteurs rivés à sa chaîne. »

Pecquet eut souvent à s'occuper de la santé déficiente du ministre déchu, presque toujours dans des conditions de censure impossibles pour un médecin. Il fut aussi le secrétaire passionné qui aida sûrement à l'élaboration d'un système de défense logique.

Quand on fit la lecture de l'arrêt à Fouquet, les deux hommes de cour fondirent en larmes demandant à suivre leur maître. « Dans leur désespoir, dira-t-on, ils s'arrachèrent les cheveux ». Et d'Artagnan lui-même, par humanité, leur envoya dire de se rassurer et qu'il ne s'agissait que du bannissement.

L'ordre de sortie de la Bastille ne fut signé du roi que le 26 février 1665. Il est probable que Pecquet et La Vallée furent gardés en prison pendant quatre mois, par défiance. On avait voulu attendre l'arrivée du Surintendant à Pignerol pour mettre en liberté ces deux serviteurs dévoués qui auraient cherché par tous les moyens à rejoindre un maître qu'ils chérissaient.

A lire l'histoire de Fouquet, écrite admirablement par Lair, on emporte la conviction que le ministre n'a jamais confondu les deniers de l'Etat avec les siens, qu'il n'a pas eu d'aventures galantes compromettantes et qu'il n'a aucunement mérité l'accusation en Haute Trahison. On admettrait plutôt, avec le D^r Vallant,

secrétaire de Mme de Sablé, « qu'il avait une infinité d'ennemis que lui attire indubitablement son emploi, lequel ne consiste qu'à prendre le bien d'autrui pour le Service du Roi, outre la haine ou l'envie qui suivent ordinairement les financiers ».

Surtout n'était-il pas plus magnifique encore, en pleine apogée, que Louis XIV lui-même?

C'était assez pour que la couleuvre de Colbert écrasât l'écureuil de Fouquet, que celui-ci, par une cruelle ironie et dans un défi, avait apposé sur les murs du château de Vaux.

En finissant le beau livre de Lair, on trouve cette note : « La Ville de Dieppe devrait bien consacrer par un monument le souvenir de cet homme aussi habile dans son art que courageux et dévoué ».

Défendons-nous d'ajouter des commentaires.

Pecquet, médecin dans le monde

Le roi, en ordonnant la sortie de prison de Pecquet, commandait en même temps, que celui-ci fut reconduit en son pays. Et certes, il eût continué à vivre ses derniers jours dans Dieppe, si cette sainte femme qu'était Mme Fouquet mère n'était intervenue elle-même en sa faveur auprès de Louis XIV.

Donc, Pecquet revint à Paris. Le voir évoluer comme médecin dans le monde, c'est s'intéresser quelque peu aux chroniques de la capitale, relire les lettres de Mme de Sévigné, fouiller avec une indiscretion savoureuse dans les portefeuilles des secrétaires autorisés du temps.

Comment Pecquet devint-il le docteur de Mme de Sévigné? La succession logique des faits l'explique.

On sait les relations qui unirent Mme de Sévigné à Fouquet. Certains ont pu ne pas comprendre qu'en elle, fussent réunis le calme et la séduction. Cette peste de Rabutin, par dépit amoureux, a voulu même faire naître des doutes sur la vertu obstinée de sa très distinguée cousine, comme s'il y avait du plaisir à

diminuer la beauté d'une femme. Il est beaucoup plus simple de reconnaître qu'elle sut cultiver et forcer avec un art délicat l'amitié de Nicolas Fouquet, peut-être bien par crainte de perdre l'amour. Quand la mauvaise fortune s'acharna contre Fouquet, le miracle fut réalisé de la fidélité des amis dans le malheur.

Ainsi Mme de Sévigné, torturée par les nouvelles du prisonnier, eut aussi à s'intéresser au sort de Pecquet. Qu'on reprenne les billets adressés à M. de Pomponne et on la verra tour à tour admirer le dévouement de Pecquet, s'attrister sur son mauvais sort, s'indigner enfin de toutes ses forces sur les injustices de la fin.

Après le dernier acte du drame de Fouquet, il devait subsister entre ces deux nobles cœurs une sympathie naturelle. Elle eut le temps de s'affirmer dans les relations du médecin de la famille.

Dans les « Cliniques de Madame de Sévigné », étudiées par M. le Professeur Laignel-Lavastine et Ives M. Buril, qu'on peut lire même pour gagner seulement du plaisir, on voit la marquise devenue, de par leur jugement très autorisé, Docteur en médecine Honoris Causa. Certes, elle a eu un sentiment personnel sur toutes les choses de notre art. Elle fut, avec ses bonnes recettes, une empirique à sa façon et manifesta souvent une pointe de scepticisme à l'égard des pratiques thérapeutiques de la Faculté. Dans ces conditions, il nous apparaît combien le médecin devait se défendre chez Mme de Sévigné. Pecquet fut toujours en confiance chez la marquise. Il eut chaque fois, des

soins extrêmes de sa cliente et aussi de sa petite-fille. Il aida de la meilleure façon Mme de Grignan à accoucher. A celle-ci, il prodigua de bons conseils, même sur les chaleurs de son sang.

Pecquet devint amicalement « le petit Pecquet » dans la famille de l'illustre dame, sollicité pour tous les services. Il dut, suprême témoignage de confiance, s'occuper encore du « dada de M. de Sévigné » parce qu'il demeura court à Lérida en face de la Champmeslé, alors âgée de 27 ans et pleine de folle ardeur amoureuse. Grâce à ses bons services, il fut recommandé par la marquise à toutes ses connaissances. Comment évoluait-il dans cette bonne société? Il y a tout lieu de penser qu'il y brillait assez.

D'Argonne, dont Voltaire disait que c'était le seul Chartreux littérateur, nous raconte dans ses *Mélanges d'Histoire* que Pecquet venait d'ordinaire aux conférences de M. Rohault et qu'il s'y faisait écouter autant que personne; il nous apprend aussi que Pecquet s'en allait à cheval visiter sa clientèle. Un jour, son cheval s'étant abattu sous lui dans les rues de Paris, il eut la jambe cassée. Mais cette fracture guérit fort bien et le médecin continua à assurer son service.

On a souvent encore l'occasion de trouver dans la série des « Costumes grotesques », des gravures représentant l'habit du médecin au XVII^e siècle. Les personnages et leurs costumes sont constitués par des objets relatifs à leurs professions. Tout y est, la bibliothèque est complète depuis Hippocrate jusqu'à Joubert en passant par Rabby Moyse, Galien et Gordon

Arnaud. Evidemment il ne manque pas les ventouses, les saignées, le julep, la purgation, les émétiques, non plus que l'eau-de-vie généreuse ; mais l'alcool n'y figure ici que comme liquide propre à flamber et à désinfecter. Pecquet eut le mérite encore d'y reconnaître son action interne. Pour dire vrai, il buvait beaucoup et recommandait de boire contre tous les maux. Certains diront même que son haleine dénonçait sa fâcheuse habitude et que l'eau-de-vie fut son eau-de-mort. Il mourut à Dieppe en 1674.

Conclusions

Quand Colbert, reconnaissant l'utilité nationale des sociétés savantes, fonda l'Académie de Paris en 1665, il appela Pecquet, comme un des premiers anatomistes, pour en faire partie.

Quand Jean Astruc, Professeur Royal, dans un large in-folio, écrivit les Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Montpellier, il cita Jean Pecquet parmi les noms des docteurs qui se sont rendus recommandables par leurs ouvrages.

Quand il fallut à Dieppe se rappeler ce savant célèbre, on donna son nom à une rue ainsi qu'à une salle d'hôpital. On fêta même avec éclat en 1922 son tricentenaire.

C'est que Pecquet fut véritablement un anatomiste brillant. Dans le XVII^e siècle, en effet, on ne trouve guère en France de médecins savants. On peut citer seulement Riolan et Pecquet. Celui-ci, par sa découverte de la citerne, assura le triomphe du système harveyen, grâce auquel la physiologie et la médecine évoluèrent sur des bases vraies.

De plus, du point de vue historique, il était intéressant de rappeler sa vie. On touche du même coup à l'histoire de Fouquet et à la société parisienne de l'époque.

Vu :
LE DOYEN,
BALTHAZARD.

Vu :
LE PRÉSIDENT,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
S. CHARLETY.

Bibliographie

Archives de la Bastille.

ASTRUC. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier.*

GUI PATIN. — *Lettres.*

GILIS (P.). — Biographie. (*Normandie Méd.*, Rouen, 1922, XXXIII, 141.)

— Biographie. (*Montpellier Méd.*, 1921, XLIII, 627.)

— Biographie. (*Bull. Soc. des Sc. Méd. et Biol. de Montpellier*, 1921-22, III, 32-60.)

KURT SRENGEL. — *Histoire de la Médecine depuis son origine jusqu'au XIX^e siècle.*

LAIR. — *Fouquet*, 2 vol.

LÉVY-VALENSI. — *Semaine des Hôpitaux*, 15 octobre 1930 : Quelques empiriques au XVII^e siècle ; la mère du Surintendant Fouquet.

LUCQ (Jean). — *Jean Pecquet, 1622-1674.* (Thèse de Paris, 1925, Jouve et C^{ie}.)

P^r LAIGNEL-LAVASTINE et Ives M. BURIL. — *Les cliniques de Madame de Sévigné.*

PECQUET. — *Experimento nova anatomica...*, Bibliothèque Nationale.

RABATIN. — *Mémoires.*

RABIER (P.). — Le centenaire de Pecquet. (*Paris Médic.*, 1922, XLVI, annexe 171-173.)

— Biographie. (*Progrès Méd.*, Paris, 1926, XLI, supp. ill. 38.)

SÉVIGNÉ (Mme DE). — *Lettres.*

VALLANT (D^r). — *Portefeuilles.* Manuscrit Bibliothèque Nationale.

VIGNEUL-MARVILLE (M. DE). — *Mélanges d'Histoire et de Littérature.*

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	13
Jean Pecquet.....	15
Pecquet, savant anatomiste.....	19
Pecquet et Fouquet.....	35
Pecquet, médecin dans le monde.....	41
Conclusions	45
Bibliographie	47

